

L'éclectique romancier-peintre-photographe revient avec un nouveau roman, centré sur l'artiste Marcel Duchamp et son amitié avec un certain Johnny Dasolo. Christian Giudicelli a adoré.

FRANÇOIS-MARIE BANIER PREND DUCHAMP



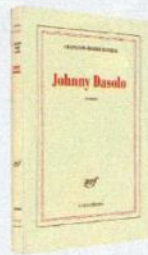
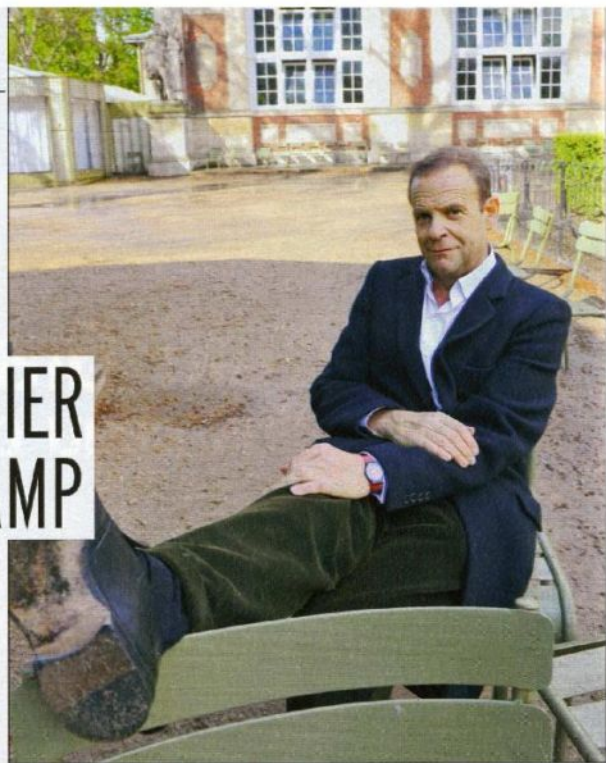
Lorsqu'un écrivain appelle son narrateur Marcel Duchamp, on imagine que ce personnage ne sera pas un type de tout repos, proche parent du perturbateur en chef de l'art moderne qui a mis des moustaches à « La Joconde » en ajoutant le commentaire iconoclaste : « LHOQQ ». Lorsque l'écrivain en question se nomme François-Marie Banier, on est en droit de penser qu'il puisera dans sa propre existence les éléments qui isoleront son héros du commun des mortels.

Ce n'est pas un fonctionnaire des lettres, François-Marie Banier. A 20 ans – ou à peine plus –, il séduit le Tout-Paris mondain et artistique, de Marie-Laure de Noailles à Louis Aragon, en publiant un premier livre. « Les résidences secondaires » (1969), qui lui vaut une réputation d'enfant terrible bien élevé que la presse américaine confirme aussitôt. Cinq romans suivront, augmentés de trois pièces de théâtre. Pourtant, la littérature ne lui suffit pas, le voici acteur dans « L'argent » de Robert Bresson et dans quelques films d'Eric Rohmer. A partir des années 90, il se consacre essentiellement à la photographie, exposant ses œuvres dans les grands musées. A ses moments perdus, qui, du coup, ne le sont plus, il peint. On peut le prendre pour un de ces heureux touche-à-tout – dont un Cocteau resterait la figure emblématique – qui en général exaspèrent

les pisse-froid par l'apparente facilité de leurs dons.

Voyons si le Marcel Duchamp, dans ce nouveau roman, conserve, comme on le pressentait, quelque chose de cet éclat. Eh bien ! on avait tout faux. Ce Marcel Duchamp-là s'efface au profit du Johnny Dasolo qui donne son titre au récit. A lui, ni l'éclat ni le brio ne font défaut. Riche, beau, inventif, il appartient à cette race de privilégiés auxquels personne ne résiste. Marcel encore moins qu'un autre puisque, dès leur rencontre au lycée, Johnny l'a élu son meilleur ami. Alors, sensible, il se laisse embarquer dans les projets de son remuant camarade. Ils vivent des heures de complicité délicieuse mais, un jour, Johnny lui fauche la jeune fille qu'il désire puis disparaît. Ce pourrait être la fin de leur histoire, ce n'en est que le début. Un Johnny ne lâche pas sa proie. Plus tard, à intervalles irréguliers, il revient près de Marcel pour l'associer à des entreprises de plus en plus extravagantes : en Angleterre, il s'agit de fabriquer des jouets révolutionnaires ; au Portugal, de vendre des maisons enfouies dans le sol... L'échec chaque fois succède à l'utopie, et la mort s'invite pour transformer l'aventure en tragédie. Cela au moment où Marcel, devenu professeur, marié, père de trois enfants, croit avoir trouvé une vie simple et raisonnable.

Le monde n'est pas une cour de récréation où l'on jouerait les mythomanes sans danger. Johnny et Marcel l'apprennent à leurs dépens. François-Marie Banier, qui a la politesse de ne pas ajouter à sa fable une leçon de morale, le constate probablement avec un peu de regret. La mélancolie nimbe son livre, sans altérer la clarté du style ; rien ici ne



Romancier, dramaturge et membre du jury Renaudot, Christian Giudicelli a été sensible à la mélancolie qui émane du roman de François-Marie Banier (photo).

pèse ou ne pose. On indique les caractères, on ne les souligne pas. Entre le flambeur inconscient et celui qui tente de garder les pieds sur terre, quel est le véritable héros ? Les deux demeurent complémentaires, l'un marchant en illuminé vers la folie, l'autre le suivant dans l'ombre. Johnny flambe et Marcel tient la plume. Sans les mots capables de la fixer, l'aventure n'existerait plus, elle sombrerait dans l'oubli. Au moins n'a-t-elle pas été vaine puisqu'elle est écrite.

Dans ses photographies, François-Marie Banier est attentif aussi bien aux gloires qu'aux passants anonymes. Son regard n'établit pas de hiérarchie : chaque modèle porte un univers secret dont il traque les signes. De même dans ce « Johnny Dasolo », d'allure si légère, examinant deux destins, il arrive à éclairer les sentiments complexes nés d'une amitié sulfureuse. A notre tour, sous le double portrait qu'il présente, de découvrir le sien, plus tourmenté qu'on ne le croyait. Sous la pudeur et l'élégance de l'adulte qui a réussi, quelqu'un se cherche, un jeune homme plein de fougue animé par la passion du bonheur et désireux de vivre à mille à l'heure. Ce qu'il ne peut atteindre, il le couche sur le papier. Il a raison. Qu'est-ce qu'un bon livre ? Un rêve réalisé. ■

Christian Giudicelli

« Johnny Dasolo », de François-Marie Banier, éd. Gallimard, 152 pages, 15,50 euros.